XII

LE « VOL DES POIRES »

(AUGUSTIN, Confessions, II, IV.9-X.18)

par Patrice CAMBRONNE

Professeur à l'Université Michel de Montaigne — Bordeaux III

SOMMAIRE. — *On considère habituellement ce « Vol des poires » comme un texte* **autobiographique** *assorti d'un « commentaire ». Si, au contraire, on examine de près la construction du texte, on découvre la présence de la triple* confessio **augustinienne** *: à deux reprises, la* confessio uitae *et la* confessio laudis, *et une seule fois seulement — il faudra se demander pourquoi —, la* confessio fidei. *Bien plus, cette triple* confessio *fait remarquablement écho à une superbe dissertation de* **rhéteur** *: Exordium, Narratio (= Confessio uitae), Quaestiones (= Confessio fidei, composée comme une double enquête), Epilogos (= Confessio laudis). Si, d'autre part, on le compare à l'ensemble du livre II des* **Confessions**, *puis à l'ensemble du recueil (pourquoi, en particulier cette insistance sur la « seizième année » ?), cette admirable* **composition** *peut être considérée comme la trace d'une* **mémoire** *blessée, au souvenir de l'*Ennemi *qui a « planté cette pépinière d'amertume »* (Conf., *VII, 3.5), et qui ne se laisse pas réduire à la réflexion* **rationnelle**.

EPITOME. — *Hoc « de Furto » tanquam* confessio *quædam* uitae, *commentariis additis, haberi solet. Quod diligenter consideranti, illa augustiniana terna* confessio *apparet : bis repetitæ,* confessio uitae *atque* confessio laudis, *semel autem — de quo quærendum est —* confessio fidei. *Quin immo, cum optime quidem composita disputatione illa terna confessio præclaram responsionem quamdam præbet : Exordium, Narratio (= Confessio uitæ), Quæstiones (= Confessio fidei, secundum duas quæstiones composita), Epilogos (= Confessio laudis). Quod autem conferenti* Confessionum *secundo libro ceterisque libris (quid de illo « sexto decimo anno ætatis ⟨ suæ ⟩ » ?), mirabilis illa compositio haberi potest tamquam memoriæ uestigium, memoriæ istius* inimici *— qui « hoc... inseuit plantarium amaritudinis » nec ratione percipi possit — recordatione uulneratæ.*

On a sans doute déjà tout dit — ou presque — sur ces pages très célèbres des *Confessions* que l'on intitule souvent « l'épisode du vol des poires ».

Mais si précisément nous ne les considérons pas comme un simple « épisode », et que nous essayons de les situer à l'intérieur du livre II, et cela tout en examinant la place de ce même livre II dans l'ensemble des *Confessions*, nous serons amenés à regarder de très près la composition littéraire de ce texte, ce qui fera surgir des questions auxquelles il ne sera pas toujours facile de répondre.

* * *

1. La situation du texte.

Augustin présente ce méfait (*facinus*) [1] comme un vol (*furtum*) [2]. Or, de son propre aveu, il avait déjà commis bien d'autres « chapardages » (*furta*) [3] chez ses parents. Pourquoi celui-ci a-t-il particulièrement retenu son attention? Un regard d'ensemble sur le livre II nous apportera des éléments de réponse à cette question.

D'une part, en effet, on peut remarquer un parallèle rigoureux entre la première partie de ce livre II (II.2-III.8) consacrée à la concupiscence de la chair (*concupiscentia carnis*) et la seconde (IV.9-X.18) consacrée à la perversion de l'esprit.

D'autre part, ce parallèle met en valeur le caractère commun à ces deux formes de fautes : toutes deux représentent des blessures uniques dans sa mémoire. En effet, nulle part ailleurs dans les *Confessions*, le verbe *recolo* repris dans chacune des deux parties [4] n'est empreint d'une telle amertume et d'une telle souffrance. La preuve? C'est que dans chacune de ces deux parties revient, comme le cri d'une mémoire blessée, la même date : la seizième année [5].

Or les notations de date sont très rares dans les *Confessions* : au milieu des multiples expressions temporelles (jeux sur les temps grammaticaux, adverbes et conjonctions de temps), on ne voit émerger que quatre dates (la naissance, les seizième, dix-neuvième et vingt-neuvième années) avant le choix décisif et la conversion à la vie monacale. Par ailleurs une étude aussi exhaustive que possible de toutes ces expressions de temps [6] a pu nous montrer que l'Histoire individuelle était ponctuée par des scansions rythmiques, exactement comme l'Histoire universelle sera représentée, dans la *Cité de Dieu*, XI-XXII, ponctuée par quatre dates aussi : les deux Cités angéliques, Abel et Caïn, Abraham/Sara et Agar, Jérusalem et Babylone. L'Histoire humaine, individuelle et collective est donc, tel un *pulcherrimum carmen* [7], ponctuée par des pulsations rythmiques.

Car c'est bien de pulsations rythmiques qu'il s'agit : le livre II des *Confessions*, dans son admirable composition en diptyque, est le Livre de la mémoire blessée par l'irruption de la conscience de la Faute. C'est donc sous cet éclairage qu'il nous convient maintenant d'examiner la structure de ce récit du vol des poires.

1. *Conf.*, II, VI.12.
2. *Ibid.*, II, IV.9 (trois fois); VI.12.
3. *Ibid.*, I, X.30 : « (...) Furta ».
4. *Ibid.*, II, I.1 : « recolens » & II, VIII.15 : « recolit ». Cf. en II, IX.17 : « Ecce est coram te, deus meus, uiua recordatio animae meae ».
5. *Ibid.*, II, II.4 : « anno illo *sexto decimo* aetatis meae » : « *sexti decimi* anni aetatis meae ».
6. Cf. nos *Recherches sur la structure de l'imaginaire dans les* **Confessions** *de s. Augustin*, Thèse (Paris IV-Sorbonne, 1979), Paris, Études Augustiniennes, 1982, vol. 2, p. 513-533, et notre *Imaginaire et Théologie dans les « Confessions » de saint Augustin*, dans *Bulletin de Littérature Ecclésiatique*, LXXXVIII/3-4, 1987, p. 206-228.
7. *Cité de Dieu*, XI, XVIII.

* * *

2. La structure du texte.

Une lecture un tant soit peu attentive du texte peut nous faire entrevoir la possibilité de la mener sous un triple regard sur l'unité duquel nous pourrons nous interroger en terminant.

2.1. *Les entrelacements des « Je ».*

Il est banal de rappeler l'écart chronologique qui sépare le « forfait » de la rédaction de l'ouvrage, ce qui revient à dire qu'il importe de signaler les jeux de va-et-vient entre les différents « Je ».

Augustin commence par un *Premier récit : « Et ego furtum... dedecus appetens »* (IV.9). Suit un *Premier discours* assez long : *Etenim species est... tantis peccatorum languoribus non implicari* (V.10-VII.15), suivi d'un *Second récit : Quem fructum habui miser... pudet non esse impudentem* (VIII.16-IX.17); et le livre II s'achève par un *Second discours : Quis exaperit... regio egestatis* (X.18).

À lire superficiellement le texte, on pourrait penser que l'alternance de récits et de discours pourrait justifier l'opinion classique selon laquelle, dans les neuf premiers livres du recueil, le récit « autobiographique » est parsemé de « digressions ». Or nos analyses préliminaires exigent une lecture plus affinée. Ce long texte n'est-il pas inséré dans un recueil intitulé *Confessionum libri XIII* retraçant l'histoire d'un long passage du monologue de la triple concupiscence au dialogue — dialogue à une voix — de la triple confession [8] ?

2.2 *Une triple confession.*

Si nous reprenons notre lecture sous cet angle, nous constatons bien évidemment qu'Augustin commence par une *Confessio uitae : Et ego furtum... dedecus appetens* (IV.9). Page qui, outre l'aveu du larcin, fournit des renseignements intéressants sur la situation sociale de la famille d'Augustin. Suit maintenant une longue *Confessio fidei*, « profession de foi » catholique et une analyse de la notion de péché : *Etenim species... nisi quia non licebat* (V.10-VI.14). Le chapitre qui suit (VII.15), loin d'être une « digression » me paraît tout à fait mériter le titre de *Confessio laudis* : n'est-il pas en effet un psaume d'action de grâces et d'ailleurs ne commence-t-il pas par le verset du *Ps.*, 115, 12 ? Cette *Confessio laudis*, action de grâces pour le pardon des péchés, fait directement écho à la *Confessio uitae*, aveu de la faute : « C'est à ta grâce et à ta miséricorde que j'attribue que tu aies fait

8. Cf. nos *Recherches...*, *op. cit.*, vol. 1, p. 81.

fondre mes péchés comme de la glace, à ta grâce aussi j'attribue tout le mal que je n'ai pas fait »[9].

Puis, soudain, reprend la *Confessio uitae* (VIII.16-IX.17), suivie d'une autre merveilleuse *Confessio laudis* qui clôt le livre II par un chant aux tonalités lyriques et — pourquoi ne pas le dire? — psalmiques :

> « Qui donc peut démêler cette nodosité
> Tellement tortueuse et tellement complexe? »[10].

Mais il reste une troisième lecture possible.

2.3. *Une dissertation de rhéteur.*

Augustin, brillant élève du rhéteur, fut à son tour professeur de rhétorique jusqu'à occuper un emploi des plus enviés : la chaire de rhétorique à Milan, capitale impériale. Cette longue imprégnation n'affleure-t-elle pas tout au long de ce texte?

On sait qu'à l'époque de Cicéron, tout discours « bien constitué » comprenait six parties : l'exorde, la narration, la division, la confirmation, la réfutation, la conclusion[11]. Au IV[e] siècle, les six parties étaient ramenées à quatre : l'exorde, la narration (avec l'examen des sept questions suivantes : *Quis? Quid? Cur? Ubi? Quando? Quemadmodum? Quibus adminiculis?*), les enquêtes ou *Quaestiones*, et enfin l'*Epilogos*.

Or n'est-ce pas exactement le plan de cette deuxième partie du livre II?

* Exorde : *Furtum certe punit lex tua... nec copiosus adactum inopia* (IV.9).
* Narration : *Et ego furtum... dedecus appetens* (IV.9); examen de six questions :
  ** qui? (*quis?*) : « moi » (*ego*);
  ** quoi? (*quid?*) : « des poires » (*pomis*);
  ** pourquoi? (*cur?*) : « par pénurie et dégoût de justice et par gavage d'iniquité » (*penuria et fastidio iustitiae et sagina iniquitatis*);
  ** où? (*ubi?*) : « *... proche de nos vignes* » (*in uicinia nostrae uinae*);
  ** quand? (*quando?*) : « par une nuit profonde » (*nocte intempesta*);
  ** comment? (*quemadmodum?*) : « *... secouer et dépouiller cet arbre* » (*ad hanc excutiendam atque asportandam*).
* Enquêtes (*quaestiones*) :

** Première enquête (V.10-VI.12), enquête (*quaeritur*)[12] sur un mobile possible : la Beauté (*species*)[13], objet de désir (*appetitus*)[14]. L'enquête procède par comparaison avec des *exempla*, empruntés très vraisemblablement à des catalogues tout faits (comme on en trouve chez

9. *Conf.*, II, VII.15 : « Gratiae deputo et misericordiae tuae, quod peccata mea tanquam glaciem soluisti; gratiae tuae deputo quaecumque non feci mala ».
10. *Ibid.*, II, X.18 : « Quis exaperit istam tortuosissimam et implicatissimam nodositatem? »
11. Cf. Cicéron, *de Inuentione*, I.15, 20-56, 109.
12. *Conf.*, II, V.11.
13. *Ibid.*, II, V.10.
14. *Ibid.*, II, V.11.

Sénèque, Valère-Maxime, Quintilien, etc.), et tirés de la vie courante (« Un tel a tué un homme ») ou de l'histoire (« Même un Catilina...) [15]. Suit la question : « Et moi, dans ma misère, qu'ai-je donc aimé en toi, ô larcin qui fut le mien...? [16] Hélas! L'enquête piétine; la piste suivie n'était pas la bonne : « Les fruits n'étaient alléchants ni par leur apparence ni par leur beauté » [17]; « Il n'y avait là vraiment rien de beau » [18]. Augustin est donc amené à poursuivre son enquête : « Je vais donc continuer mon enquête » [19].

** Seconde enquête (VI.13-14), envisageant un autre mobile possible : l'imitation parodique (*imitatur*) [20] de Dieu. L'enquête procède aussi par référence à un catalogue (mais totalement différent cette fois-ci) comportant quatorze *exempla* : l'orgueil, l'ambition, la cruauté, etc. Suit la même question que dans la première enquête : *Quid ergo in illo furto ego dilexi?*, suivie de la phrase : *An libuit facere contra legem...* La construction rigoureuse, d'une logique implacable, de toutes ces « enquêtes » m'incite à donner à la particule *an* la valeur primitive qu'elle conserve en construction paratactique et donc à traduire ainsi l'ensemble : « Qu'ai-je donc aimé, moi, dans ce vol, et en quoi ai-je imité mon Dieu de manière défectueuse et de travers? Peut-être était-ce le plaisir de transgresser ta loi?... Et voilà! C'est l'esclave qui échappe à son maître, en quête d'un petit coin d'ombre. O pourriture, ô vie monstrueuse... » [21] Cette fois-ci l'enquête a abouti.

* *Epilogos* (VII.15).

Le discours semble terminé; mais soudain la question rebondit :

* Seconde narration (VIII.16-17) et réponse à la septième question restée en suspens :

** avec quels adjuvants? (*quibus adminiculis?*). La réponse est formelle : la compagnie (*consortium*) [22] des « camarades »; la réponse complémentaire n'est pas moins formelle : « Seul je ne l'aurais pas fait » [23]; d'où la nécessité de faire rebondir l'enquête : « Pourquoi cette idée de mener une enquête... [24]? »

* Second *Epilogos* (X.18).

L'architecture rhétorique du texte, fondée sur l'éloquence judiciaire, paraît donc tout à fait évidente.

15. Il nous paraît utile de rappeler la fonction rhétorique des *exempla* tirés de l'histoire (nous traduisons bien « *un* Catilina » et non pas « Catilina »). Il est à craindre, en effet, que ce soit la méconnaissance de ce procédé littéraire qui ait largement contribué à propager (autant dans l'histoire littéraire que dans une — mauvaise! — psychanalyse) l'image d'un Augustin rongé par une culpabilité hypertrophiée. En fait, Augustin compare, tel un avocat, deux *mobiles* de fautes, et non le vol des poires à la bataille de Pistoia!

16. *Conf.*, II, VI.12 : « Quid ego miser in te, o furtum meum? »

17. *Ibid.*, II, IV.9 : « (...) pomis... nec *forma* nec sapore *illecebrosis* ».

18. *Ibid.*, II, VI.12 : « Et ecce *species* nulla est ».

19. *Ibid.*, « nunc... *quæro* ».

20. *Ibid.*, II, VI.13.

21. *Ibid.*, II, VI.14 : « Quid ergo in illo furto ego dilexi et in quo dominum meum uel uitiose atque peruerse imitatus sum? an libuit facere contra legem...? ecce est ille seruus fugiens dominum suum et consecutus umbram ».

22. *Ibid.*, II, VIII.16.

23. « Solus id non fecissem » (*Ibid.*, II, VIII.16 — deux fois —; IX.17 — deux fois —).

24. *Ibid.*, II, VIII.16 : « Quid est, quod mihi uenit in mentem *quærere*...? »

Mais il est temps de nous poser la question suivante : N'y aurait-il pas une correspondance secrète entre ces trois lectures ?

2.4 *Une profonde unité de composition.*

Assurément, cette correspondance se laissait déjà entrevoir, mais si l'on veut bien considérer simultanément ces trois structures, l'unité de composition devient très vite éclatante et peut être ainsi figurée :

<table>
<tr><td></td><td>RÉCIT</td><td colspan="2">DISCOURS</td><td></td></tr>
<tr><td></td><td>Confessio
Vitae</td><td colspan="2">Confessio
Fidei</td><td>Confessio
Laudis</td></tr>
<tr><td>Exordium
§ 9a</td><td>Narratio
§ 9b</td><td colspan="2">Quaestiones
§§ 10-12 §§ 13-14</td><td>Epilogos
§ 15</td></tr>
<tr><td></td><td>*Quis?
*Quid?
*Cur?
*Ubi?
*Quando?
*Quemadmodum?</td><td>Ia

quaestio</td><td>IIa

quaestio</td><td></td></tr>
<tr><td></td><td>§§ 16-17
*Quibus adminiculis?</td><td colspan="2"></td><td>§ 18</td></tr>
</table>

Le texte est donc — qui en aurait douté ? — admirablement composé, avec une logique interne rigoureuse, mettant bien en valeur l'existence de deux « Traités » distincts.

Mais c'est précisément la rigueur de cette logique qui nous amène à nous poser deux questions complémentaires :

* La première : Pourquoi la dernière question de la « Narration » fait-elle l'objet d'un second traité ? Aurait-elle été « oubliée » dans un premier temps ?
* La seconde : Pourquoi, dans ce second traité, avons-nous un parallèle entre *Confessio uitae/Narratio* d'une part, *Confessio laudis/Epilogos* d'autre part, et aucune symétrie pour *Confessio fidei/Quaestiones* ? Par voie de conséquence, nous pouvons nous demander si par hasard il n'y aurait pas un lien entre ces deux questions.

* * *

3. Essai d'interprétation.

Avant de proposer une hypothèse d'interprétation, il conviendrait d'inverser l'ordre de nos deux questions précédentes et donc d'essayer d'analyser dans le premier traité le parallèle entre *Confessio fidei* et *Quaestiones* afin de mieux cerner le contenu du discours, du DIT. Ce n'est qu'à ce prix que nous pourrons peut-être entrevoir le NON-DIT du second traité.

3.1 *La confessio fidei, essai de discours rationnel (V.10-VI.14).*

Du point de vue de l'art de la composition du texte, il est utile de remarquer tout d'abord que le discours rationnel se déploie en deux volets correspondant exactement aux deux *Quaestiones*.

3.1.1. *Le Discours sur le Mal relatif, ou : Le Péché comme Erreur sur le Signe (V.10-VI.12).*

Cette réflexion s'ouvre et se referme sur la même notion, celle de Beauté (*Species*) [25]. Or nous savons que cette notion ne saurait être comprise dans la théologie augustinienne qu'au cœur de la trilogie *ORDO/LEX* [26]-*MODVS* [27]-*SPECIES*, trilogie [28] indissociable de cette autre trilogie qu'Augustin emprunte au verset de *Sg.* 11, 21 : *PONDVS-MENSURA-NVMERVS* [29]. La superposition des deux trilogies [30] est à cet égard très éloquente.

En premier lieu, il nous faut mettre en rapport *Ordo* et *Pondus*. *Pondus*, c'est en effet le poids (on serait même tenté de traduire « le tropisme ») qui entraîne tout être vers sa finalité, image inspirée de la notion aristotélicienne d'οἰκεῖος τόπος [31] ; mieux, *Pondus*, c'est le tropisme qui entraîne tout être vers sa stabilité [32]. Or précisément, cette stabilité est déterminée par le respect de la *Lex*, de l'*Ordo* qui hiérarchise les valeurs [33] en établissant des degrés dans le Bien ; et c'est bien de cela qu'il s'agit ici.

En second lieu, la Mesure (*Mensura*), elle, « assigne à tout être sa détermination (*modum*) », c'est-à-dire sa limitation comme être fini [34].

25. *Ibid.*, II, V.10 : « Etenim *species*... » ; II, VI.12 : « et ecce nulla *species*... »

26. Cf. *Ibid.*, II, V.10 : « ... *lex* tua... »

27. Cf. *Ibid.* : « ...*inmoderata* inclinatione... »

28. Pour l'association entre ces trois notions, cf. *de Libero arbitrio*, III, XXXV ; *Cité de Dieu*, V, XI ; XI, XXXVIII ; etc.

29. Cf. *Conf.*, V, IV, 7 ; *Cité de Dieu*, V, XI ; etc.

30. *Cité de Dieu*, V, XI.

31. Cf. Aristote, *Phys.*, 212 b 33 ; etc.

32. Cf. *de Genesi ad litteram*, IV, IV.7 : « *Pondus* omnem rem ad quietem ac stabilitatem trahit ».

33. Cf. notre art. : « La *Iustitia* chez Augustin (*Cité de Dieu*, IV, IV). Des philosophies classiques à la théologie (1) », *Cahiers Radet*, 5, 1986-1987, p. 9-23.

34. Cf. *de Genesi ad litteram*, IV, IV, 7 : « *Mensura* omni rei *modum* præfigit ». Faut-il rappeler

Et enfin, le Nombre (*Numerus*) « donne à toute chose sa forme (*speciem*) »[35], le mot *species* signifiant l'Idée régulatrice devant être mise en relation avec la notion d'Harmonie.

Voilà donc, semble-t-il, comment, à travers les définitions mêmes d'Augustin, nous pouvons comprendre la phrase centrale du premier « discours » : « On commet le péché lorsque, par une inclination immodérée vers ces biens d'ici-bas qui sont pourtant de l'ordre inférieur, on abandonne des biens meilleurs et de l'ordre supérieur »[36]. Ce discours sur les degrés du Bien et du Beau s'enracine assurément dans la grande tradition philosophique (néo)platonicienne, tout en s'épanouissant dans une visée théologique, car cette double trilogie de concepts s'origine en Dieu, ou, pour être plus précis, dans le monde intelligible en Dieu[37]. Voilà pourquoi ce premier discours pourrait recevoir comme titre : « Une anthropothéologie du Désir ».

3.1.2. *Le Discours sur le Mal absolu, ou : Le Péché au tribunal de l'Archange Mi ka El (VI.13-14).*

Il en va différemment du second discours qui se place exclusivement sur le registre de la théologie. Le paragraphe 13 passe en revue quatorze manières pour l'homme de parodier les perfections divines; ce catalogue (qui, à la différence du précédent, n'est plus inspiré par des manuels de rhétorique), comporte quatorze énoncés construits de manière rigoureusement symétrique :

Le PÉCHÉ est une PARODIE de la PERFECTION (Nom divin ou attribut divin) de Dieu

Tout ce passage énumère des formes de péché absolu et pourrait se résumer par la formule célèbre : « Qui est comme Dieu? Quis ut Deus? Mi ka El? » d'où le titre proposé à ce second discours rationnel.

À la lumière de cette brève analyse des deux discours « dits » que pouvons-nous dire du « non-dit », de l'absence de *Confessio fidei* dans le second traité (VIII.16-X.18)?

3.2 *Du discours au non-dit.*

Rappelons la septième question de la *Narratio* « isolée » par Augustin : « Par quels adjuvants? » (*quibus adminiculis?*). La réponse était formelle :

que tout le livre IV des *Confessions*, qui sera précisément consacré au développement de ce thème, pourrait être intitulé : « L'Erreur sur le Signe »?

35. Cf. *de Genesi ad litteram*, IV, IV.7 : « *Numerus* omni rei *speciem* praebet ».

36. *Conf.*, II, V.10 : « (...) peccatum admittitur, dum inmoderata in ista inclinatione, cum extrema bona sint, meliora et summa deserunt ».

37. Cf. *de Diversis quæstionibus LXXXV, Q.* XLVI (= *de Ideis*).

« La compagnie de ceux avec qui... » (*consortium eorum cum quibus*) [38]. Or, à la fin du premier tableau du diptyque constitué par le livre II, Augustin avait signalé exactement le même adjuvant pour ses « corruptions charnelles » : c'étaient ses « compagnons du même âge » [39], et il poursuit : « Voilà en quelle compagnie je battais le pavé des avenues de Babylone » [40]. Ce premier parallélisme est accentué par un second : à « l'ennemi invisible (qui) séduisait » [41] fait écho « l'amitié trop ennemie, séductrice... » [42]. Et enfin, si l'on veut bien se rappeler que Babylone, la *Magna Meretrix*, est, entre autres, le chiffre des « corruptions charnelles » [43], comment dès lors ne pas être sensible à l'extraordinaire symétrie de structure entre les phrases centrales des deux tableaux du diptyque :

II, III.8	*II, VIII.16*
Ecce CVM QUIBUS	*CONSORTIVM eorum*
COMITIBVS iter agebam	*CVM QUIBVS...*
platearum BABYLONIAE...	*INIMICA amicitia,*
INIMICVS inuisibilis...	*SEDVCTIO*
SEDVCEBAT me.	*MENTIS...*

Voilà du même coup qui nous oblige à donner à ce second traité (VIII.16-IX.17) une importance d'autant plus grande qu'il évoque une question qui parcourt tout l'ensemble du livre II.

Le moment est peut être venu d'essayer de répondre à la question qui nous avait été posée par la structure même du texte : Pourquoi n'y a-t-il pas ici de *Confessio fidei* comme dans le premier traité ? L'interprétation que nous essaierons de proposer se déploie en trois hypothèses, s'articulant autour des trois mots : *SEDVCTIO-INIMICVS-CONSORTIVM*.

Le champ symbolique induit par le verbe *seducere* et ses dérivés « correspond » dans notre texte, bien évidemment, à la théologie de la tentation. Alors, pourquoi ne pas en faire l'objet d'une *Confessio fidei* ? Laissons la structure du texte répondre par elle-même : les deux *Quaestiones* précédentes — sur les illusions du désir et sur l'imitation perverse de Dieu — se présentaient comme un discours rationnel ; ici, au contraire — et ce sera notre première hypothèse — la théologie de la tentation se présente comme totalement étrangère à la sphère de la rationalité dont elle dévoile du même coup l'impuissance.

Si d'autre part nous comparons les deux *Narrationes*, il nous est aisé de constater qu'il suffit de quelques lignes pour répondre à six questions (*Quis? Quid?*, etc.), alors qu'il faut deux chapitres entiers (VIII.16-IX.17) pour répondre à la seule question : *Quibus adminiculis?* Qu'est-ce à dire

38. *Conf.*, II, VIII.16.
39. *Ibid.*, II, II.7 : « inter *coætanos* meos ».
40. *Ibid.*, II, III.8 : « cum quibus, *comitibus* ».
41. *Ibid.*, II, III.8 : « *inimicus* inuisibilis... *seducebat* ».
42. *Ibid.*, II, IX.17 : « nimis *inimica* amicitia, *seductio* ».
43. *Ibid.*, II, I.1 : « corruptiones carnales ».

sinon que la tentation ne s'explique pas? C'est bien là le sens de la *Confessio laudis* qui suit :

> « Qui donc peut démêler cette nodosité
> Tellement tortueuse et tellement complexe? »

La tentation ne s'explique pas; elle se raconte. Elle se raconte avec des métaphores : « Ce rire était comme (*quasi*) un chatouillement du cœur »[44]; elle se raconte avec des mots comme *inimica*[45] qui fait écho à *inimicus*[46], ce dernier appellatif n'étant qu'une catachrèse de métonymie renvoyant à l'*antiquus peccator*[47] ou à l'Ennemi qui a semé l'ivraie dans le champ du Seigneur et donc[48] dans le cœur d'Augustin : « Qui donc a semé en moi cette pépinière d'amertume? »[49] Cette micro-structure imaginaire si caractéristique des *Confessions* peut nous permettre de formuler la seconde hypothèse : devant l'impuissance de la rationalité, la théologie de la tentation passe du registre du Logos à celui du Mythos, se déployant en Parabole renvoyant à la Geste originelle[50].

Il reste un dernier thème qui affleure de manière lancinante tout au cours de ce livre II : *Consortium eorum cum quibus...*, rappel du *cum quibus comitibus...* : « C'est bien le 'ensemble' qui est ici essentiel »[51]. Qu'il s'agisse des « corruptions charnelles » ou du péché de l'esprit, la démarche est identique : on a honte d'avoir l'air de ne pas être ou de ne pas faire comme les autres[52]. À quatre reprises, Augustin insiste : « Seul, je ne l'aurais jamais fait »; nous l'avions déjà remarqué, mais il convient d'aller plus loin : le morphème *Con/Cum* peut être considéré comme l'expression symbolique de l'association d'un moi et d'un non-moi qui lui ressemble : dès lors, ne peut-on pas dire que cette page est un discours — silencieux! — sur la fonction spéculaire de l'autre ressenti comme un appel?[53] D'où notre troisième et dernière hypothèse d'interprétation : dans ce texte, la théologie de la tentation s'ouvre sur la symbolique du Mal et, pour être plus précis, sur une topologie mystique nous présentant le Mal comme à la lisière de la responsabilité humaine, un peu comme la peau est à la lisière de l'extériorité et de l'intériorité, du moi et du non-moi.

Seductio, Inimicus, Consortium, voilà trois notions-clefs qui nous ont suggéré trois hypothèses d'interprétation. N'y aurait-il pas entre elles une

44. *Ibid.*, II, IX.17 : « risus erat *quasi* titillato corde ».

45. *Ibid.*, II, IX.17.

46. *Ibid.*, II, III.8.

47. *Ibid.*, VII, XXI.27.

48. Cf. *supra*, note 6.

49. *Conf.*, VII, III.5.

50. Cf. H. DERYCKE, *Le vol des poires, parabole du péché originel*, dans *Bulletin de Littérature Ecclésiastique*, LXXXVIII/3-4, 1987, p. 337-348.

51. A. MANDOUZE, *Saint Augustin, L'Aventure de la Raison et de la Grâce*, Paris, Études Augustiniennes, 1968, p. 69.

52. Cf. *Conf.*, II, II.7 : « fingebam me fecisse quod non feceram, ne uiderer abiectior quo eram innocentior, et ne uilior haberem, quo eram castior », avec un effet d'écho en II, IX, 17 : « pudet non esse impudentem ».

53. Cet effet de « fonction spéculaire » met encore plus en rapport le livre II avec le livre VIII, où, cette fois, l'Autre (en fait, les autres : Antoine, les « convertis de Trèves », Marius Victorinus) renvoie à une image de l'Idéal à actualiser : la vie monacale.

secrète affinité ? S'il m'était permis de mettre irrespectueusement dans la bouche d'Augustin une boutade qui résumerait son discours symbolique et son interprétation, et qui en quelque sorte comblerait le vide laissé par l'absence de *Confessio fidei* dans le second traité, je proposerais celle-ci : Le Diable existe, nous l'avons tous rencontré ; il est peut-être l'allégorie de la Peau.

* * *

Même s'il peut paraître prosaïque et superflu de conclure, nous nous devons de remarquer l'art admirable de la composition de ce livre II :
* Symétrie d'abord entre les deux volets du diptyque constitué par l'ensemble du livre ;
* En second lieu, construction extrêmement rigoureuse, à l'intérieur du second volet : ne disons plus qu'Augustin, faisant le récit « autobiographique » de ses frasques de jeunesse, émaille ce dernier de « digressions » !
* Et surtout — mais il n'était pas aisé de le voir d'emblée — nous comprenons pourquoi les deux « traités » s'achèvent sur la *Confessio laudis*. La réflexion rationnelle — philosophique et théologique — comme aussi le récit symbolique ne peuvent trouver leur épanouissement que dans la *Confessio laudis*.

Le livre II est le livre de la Mémoire blessée disions-nous au seuil de cette étude. La blessure est maintenant pansée par l'aveu et le pardon, ce qui rend possible son exorcisme par l'écriture poétique, psalmique :

> « Car c'est Toi que je veux, Justice et Innocence,
> « Toute belle et parée de beautés lumineuses,
> « O Toi qui rassasies de manière insatiable » [54].

54. *Conf.*, II, X.18 : « Te uolo, iustitia et innocentia, pulchra et decora honestis luminibus et insatiabili satietate ».